

DU MÊME TRADUCTEUR

Georg BÜCHNER.
Léonce et Léna (Commerce, 1924).

Wilhelm UHDE.
Questions d'art et d'histoire.

A PARAÎTRE :

à la Librairie Gallimard
Arnold SCHÖNBERG. Traité d'Harmonie.
à la Librairie Marcel Rivière
Frédéric ENGELS. Dialectique de la nature.

LES CLASSIQUES ALLEMANDS

FRIEDRICH HÖLDERLIN

CORRESPONDANCE
COMPLÈTE

traduit de l'allemand par
DENISE NAVILLE

nrf

GALLIMARD

*Isaac Sinclair à Hölderlin à Bordeaux*¹.

Homburg v. d. Höhe, le 30 juin 1802.

Cher Hölderlin,

Si terrible que soit la nouvelle qu'il me faut te donner, je ne puis laisser au hasard le soin de t'apprendre cet événement. devant lequel le secours de l'amitié reste impuissant. Je ne suis d'ailleurs plus l'homme qu'il faudrait pour cela depuis qu'un sort semblable m'a frappé soudainement, en me blessant au plus profond du cœur. Le noble objet de ton amour n'est plus, mais il fut tien cependant, et s'il est terrible de le perdre, il aurait été plus affreux encore d'être jugé indigne d'amour. Je connais ce dernier sort, et tu as connu l'autre. Je ne saurais t'apporter de meilleure consolation que celle qui existe en toi. Tu croyais à l'immortalité alors qu'elle était encore en vie, et ta foi grandira maintenant que ton amour a quitté cette vie éphémère. Où trouverait-on plus de grandeur et de noblesse que dans un cœur survivant à son univers, et qu'un destin précocé incline à cette gravité qui seule nous dispense la vie, la paix et l'immortalité? Mon cœur essaye courageusement de te faire prendre courage. Car je ne redoute plus rien et j'ai le droit d'être sincère devant l'amour.

Le 22 de ce mois, la G[ontard] est morte de la rougeole, le dixième jour de la maladie. Ses enfants l'ont eue en même temps qu'elle et se sont bien rétablis. Elle avait eu l'hiver dernier une mauvaise toux dont ses poumons s'étaient ressentis. Elle est restée elle-même jusqu'à la fin. Sa mort fut à l'image de sa vie.

J'en ai été profondément ému, et je pleure en te l'écrivant. Depuis votre séparation je ne l'avais pas revue non plus, car il me semblait indigne de m'enquérir d'un être qui menait la vie immuable des divinités. La nouvelle fut d'autant plus inattendue, mais je l'ai reçue d'un cœur plus pur et je peux te parler sans être indigne d'elle.

Depuis ton départ les vicissitudes du sort m'ont frappé de bien des manières. J'ai gagné du calme et de l'impassibilité, et je t'assure que tu peux te reposer sur la poitrine de ton ami. Tu connais tous mes défauts, et j'espère qu'aucun d'eux ne sera plus l'occasion de désaccords entre nous. Je t'invite donc à venir chez moi et à y habiter. Si ma situation devait se modifier, nous réfléchirions et déciderions ensemble, et si le destin venait à en décider autrement, nous suivrions, couple fidèle, la voie qu'il nous tracerait. En ce moment je puis me passer sans difficulté de 200 florins par an, je peux te les

1. Hölderlin avait quitté Bordeaux quand arriva la nouvelle de la mort de Suzette Gontard.

donner, ainsi que le logement et le reste. Ne prends pas cela seulement comme une invitation, mais comme un conseil, dans la mesure où je puis te conseiller sans connaître ta situation, car il se peut que tu trouves là-bas une paix enviable. Fais-moi connaître ta décision. Je puis aussi aller te chercher à Bordeaux si tu veux.

L'ami Ebel te salue; il est depuis janvier à Francfort. Il assista la G[ontard] pendant sa maladie et fut le réconfort de ses dernières heures.

Ton Sinclair.

A Böhlendorf.

Nürtingen, le 2 décembre 1802.

Mon cher,

Il y a longtemps que je ne t'ai écrit; entre temps j'ai été en France et j'ai vu la terre triste et solitaire, les chaumières du midi de la France, et quelques beautés, hommes et femmes grandis dans l'angoisse du désespoir patriotique et de la faim.

La puissance de l'élément, le feu du ciel et le silence des hommes, leur vie dans la nature, leur caractère sobre et satisfait n'ont cessé de m'émouvoir, et comme on le dit des héros, je puis bien dire qu'Apolon m'a frappé.

Dans le pays qui borde la Vendée j'ai été attiré par l'élément sauvage, guerrier, par cette pure virilité qui reflète directement la lumière vitale jaillissant des yeux et des membres, et qui, en présence de la mort est pénétrée de la soif de savoir qu'elle stimule. L'aspect athlétique des méridionaux, au milieu des vestiges de l'esprit antique, m'a familiarisé davantage avec l'essentiel de la nature grecque; j'ai appris à connaître leur caractère, leur sagesse, leur corps, la manière dont ils grandissaient sous leur climat, et les règles grâce auxquelles ils mettaient le génie exalté à l'abri des puissances élémentaires. C'est ce qui déterminait leur caractère ethnique, leur façon d'assimiler les natures étrangères et de se communiquer à elles. Voilà ce qui leur confère une individualité originale, qui se traduit dans la vie du fait que l'entendement suprême est force de réflexion, au sens grec; et c'est ce qu'il est facile de comprendre dès l'instant que l'on a compris le corps héroïque des Grecs. Ils sont toute tendresse comme nous incarnons une communauté ethnique.

La vue des Antiques m'a fait mieux comprendre non seulement les Grecs, mais plus généralement les sommets de l'art, qui maintient toute chose en sa propre permanence, même au sein du mouvement et de la phénoménalisation suprêmes des conceptions, lorsque tout est pris au sérieux de sorte que l'affirmation ainsi entendue cons-

titue la forme suprême du signe. Après maintes émotions qui m'ont bouleversé l'âme j'avais besoin de me fixer quelque part pour un temps et je vis en ce moment dans ma ville natale.

Plus je l'étudie, plus la nature de ma patrie m'émeut puissamment. L'orage, non seulement sous son aspect le plus élevé, mais précisément en tant que puissance et forme parmi les autres formes du ciel, la lumière dans sa fonction nationale et créatrice, puis en tant que principe et mode de destin, en sorte que quelque chose de sacré nous apparaît : sa démarche, le caractère particulier des forêts et la rencontre dans un même lieu de caractères différents de la nature, si bien que tous les lieux sacrés de la terre sont réunis en un même point, et la lumière philosophique autour de ma fenêtre, voilà ce qui fait pour le moment ma joie. Puissé-je la garder telle que jusqu'ici je me suis retrouvé!

Mon cher, je pense que nous nous dispenserons de commenter les poètes des temps passés; c'est la manière même de chanter qui doit prendre un caractère différent, et si l'on refuse de nous admettre c'est parce que, depuis les Grecs, nos chants recommencent à devenir nationaux et naturels, originaux à proprement parler.

Ecris-moi donc bientôt sans faute. J'ai besoin de tes pures sonorités. La Psyché entre amis, la naissance de la pensée à la faveur d'une conversation ou d'une lettre sont choses nécessaires aux artistes. Sinon elles nous font défaut à nous-mêmes; alors qu'elles doivent faire partie de l'image sacrée que nous façonnons.

Mes meilleurs saluts,

Ton H.

A Wilmans.

Nürtingen, près Stuttgart, le 20 septembre 1803.

Très honoré Monsieur,

Je vous remercie beaucoup de la bonté avec laquelle vous vous êtes intéressé à la traduction des tragédies de Sophocle.

N'ayant pas encore de réponse de mon ami Schelling qui voulait les placer au théâtre de Weimar, je préfère emprunter la voie la plus sûre et faire usage de votre aimable proposition.

Je veux bien que le premier volume paraisse pendant la foire de Jubilate, d'autant que j'ai des matériaux suffisants pour faire précéder les tragédies d'une introduction que je pense pouvoir écrire cet automne encore.

Par conformisme national et par certains défauts dont il a toujours su s'arranger, l'art grec nous est étranger; j'espère en donner au public une représentation plus vivante qu'à l'ordinaire en accentuant

le caractère oriental qu'il a renié et en rectifiant, quand il y a lieu, ses défauts esthétiques.

Je vous serai toujours reconnaissant de m'avoir, par votre missive, si bien rencontré, car vous me procurez une liberté d'expression au moment où je parviens mieux qu'à l'ordinaire à m'inspirer de l'esprit de la Nature et de celui de la Patrie.

Je suis, avec ma sincère considération, votre très obéissant serviteur,

Hölderlin.

A Wilmans.

Nürtingen, près Stuttgart, le 8 décembre 1803.

Très honoré,

Vous excuserez le retard dans l'envoi du manuscrit des tragédies de Sophocle. Je voulais encore apporter quelques modifications dans la traduction et les notes, après m'être fait une vue d'ensemble. Le langage d'Antigone ne me semblait pas assez vivant. Les commentaires n'expriment pas suffisamment mes convictions relatives à l'art grec et la signification des pièces. Par conséquent elles ne me satisfont pas. Si cela vous convient je vous enverrai le semestre prochain ou à n'importe quel autre moment voulu une introduction aux tragédies de Sophocle, élaborée séparément. Aussitôt après avoir expédié ce manuscrit je chercherai dans mes papiers des petits poèmes pour un Almanach. J'ai certaines choses qui vous plairont peut-être.

Je n'ai pas encore écrit à Schelling. Mais je le ferai cette semaine. S'il ne vous paraissait pas possible d'envoyer à Gœthe ou au théâtre de Weimar l'édition de ces tragédies, ayez la bonté de me le faire savoir. Comme je connais personnellement M. de Gœthe, cela ne sera pas indélicat de ma part.

Je vous enverrai aussi au cours de l'hiver différents poèmes lyriques assez longs, de 3 ou 4 feuillets, de sorte que chacun pourra être imprimé séparément, car ils concernent directement la Patrie ou le Temps.

Je me félicite de nos relations comme d'une véritable faveur du sort.

Votre très dévoué,

Frédéric Hölderlin.